



**HAL**  
open science

# La promotion du tradupreneur, une opportunité pour l'Afrique ?

Carlos Djomo Tiokou

► **To cite this version:**

Carlos Djomo Tiokou. La promotion du tradupreneur, une opportunité pour l'Afrique ?. *Critic*, 2020, 1, pp.139-165. hal-02889729

**HAL Id: hal-02889729**

**<https://hal.science/hal-02889729>**

Submitted on 21 Jul 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La promotion du tradupreneur, une opportunité pour l'Afrique ?

Carlos Djomo Tiokou

ESIT/Université Sorbonne Nouvelle

### Abstract

This article investigates opportunities related to training and promoting African business-minded language experts – referred to as *transpreneurs* – in a context of globalised translation. Given that more and more translation graduates go the freelancing path, it seems appropriate to analyse the role and impact of entrepreneurship in Africa. Based on a pilot study, we critically examine translators' roles as both language specialists and business owners. We equally review methods, models and practices that can prove useful in training today's translators as entrepreneurs so they can face tomorrow's challenges and help develop Africa as a whole.

**Keywords:** *transpreneur, African translation studies, translator entrepreneurship, translator training*

### Résumé

Le présent article souligne l'aubaine que représente la formation et la promotion de *traducteurs-entrepreneurs* africains. Compte tenu du nombre de plus en plus important de diplômés en traduction qui exercent comme prestataires indépendants, il convient d'étudier les fondements entrepreneuriaux de la profession en Afrique. À la faveur des résultats d'une étude pilote, nous passons en revue quelques aspects essentiels mais peu explorés dans les sphères traductologiques, en vue d'apprécier l'offre de formation par rapport aux défis actuels et futurs.

**Mots clés :** *tradupreneur, traductologie africaine, entrepreneuriat en traduction, formation de traducteurs*

### Pour citer cet article

Djomo Tiokou, C. (2020). La promotion du tradupreneur, une opportunité pour l'Afrique ? *Critic*, Vol.1, pp. 139-165.

# La promotion du tradupreneur, une opportunité pour l'Afrique ?

**Carlos Djomo Tiokou**

ESIT/Université Sorbonne Nouvelle

[carlos.djomo-tiokou@sorbonne-nouvelle.fr](mailto:carlos.djomo-tiokou@sorbonne-nouvelle.fr)

## **Abstract**

This article investigates opportunities related to training and promoting African business-minded language experts – referred to as *transpreneurs* – in a context of globalised translation. Given that more and more translation graduates go the freelancing path, it seems appropriate to analyse the role and impact of entrepreneurship in Africa. Based on a pilot study, we critically examine translators' roles as both language specialists and business owners. We equally review methods, models and practices that can prove useful in training today's translators as entrepreneurs so they can face tomorrow's challenges and help develop Africa as a whole.

**Keywords:** *transpreneur, african translation studies, translator entrepreneurship, translator training*

## **Résumé**

Le présent article souligne l'aubaine que représente la formation et la promotion de *traducteurs-entrepreneurs* africains. Compte tenu du nombre de plus en plus important de diplômés en traduction qui exercent comme prestataires indépendants, il convient d'étudier les fondements entrepreneuriaux de la profession en Afrique. À la faveur des résultats d'une étude pilote, nous passons en revue quelques aspects essentiels mais peu explorés dans les sphères traductologiques, en vue d'apprécier l'offre de formation par rapport aux défis actuels et futurs.

**Mots clés :** *tradupreneur, traductologie africaine, entrepreneuriat en traduction, formation de traducteurs*

## **Introduction**

À la croisée des chemins entre littérature, sociologie, psychologie et linguistique, la traduction est une activité pluridisciplinaire par essence. Considérée d'abord comme sous-genre de la littérature, de la critique et de la linguistique (voir Berman, 1984 : 11), la réflexion traductologique a été appréciée dans le cadre d'une pluridisciplinarité sélective. À ce titre, l'attention a très peu été portée sur des pratiques

ou méthodes relevant de domaines considérés *a priori* comme étant aux antipodes : les sciences de gestion (notamment le marketing), l'ergonomie et la sociologie des organisations. Au regard de la portée internationale de l'exercice de la traduction et du nombre important de diplômés exerçant en qualité de prestataires indépendants, l'Afrique a désormais une opportunité de jouer sa partition avec les coudées franches. À cet égard, le présent article vise à souligner les opportunités qu'offrent la formation et la promotion de *tradupreneurs* africains, ces hommes de lettres devenus hommes d'affaires. Le néologisme *tradupreneur* est proposé pour désigner les traducteurs exerçant comme entrepreneurs, étant donné la complexité de leur environnement et l'étendue des phénomènes auxquels ils sont confrontés. En véritables équilibristes, en plus de devoir maîtriser l'art générique de la traduction (transfert interlinguistique de contenus avec une attention particulière aux éléments socioculturels et terminologiques), ces professionnels doivent se conformer aux exigences liées pour la plupart à la création, à la gestion et à la pérennisation de micros, petites ou moyennes entreprises (MPME). Cerise sur le gâteau, leurs rôles et fonctions en la matière est méconnus ou inconnus non seulement du reste de la communauté entrepreneuriale, mais également des « leurs », traducteurs et traductologues compris. En guise d'illustration, aussi étrange que cela puisse paraître, notons pour le déplorer que la 2<sup>e</sup> et plus récente version du *Dictionary of Translation Studies* compilé par Mark Shuttleworth et Moira Cowie (2014) ne comporte pas d'entrée « Entrepreneur ». Fort des constats qui précèdent et qui donnent un aperçu de l'état de l'entrepreneuriat dans la réflexion traductologique, le présent article se propose d'explorer ce champ dans le contexte africain, où « la traduction a toujours existé et continue de faire partie du quotidien » (Bandia, 2005 : 958). À cet égard, il semble intéressant d'examiner quelques aspects liés à la formation et à la promotion de traducteurs au regard des défis actuels et futurs, d'évoquer des mécanismes visant à « accompagner l'entrepreneur dirigeant de PME » (Gallais et Boutary, 2014) et d'ouvrir des pistes de recherche sur le positionnement d'une traductologie africainement mondialisée.

## 1. De l'importance de l'entrepreneuriat

L'histoire de la traduction et de l'interprétation pourrait remonter à la Tour de Babel (voir Genèse 11, versets 1-9 dans *La Bible*, peu importe l'édition). En raison de la dispersion du langage, l'Homme en sa qualité d'être social par essence, s'est trouvé dans l'urgence la nécessité d'interagir au-delà des barrières linguistiques. Ainsi, la nécessité d'un médiateur linguistique et socioculturel se serait imposée d'elle-même. Et depuis lors, le traducteur est demeuré cet acteur qui facilite la communication multilingue, sur initiative personnelle ou sous l'impulsion de tiers. Lorsqu'il agit de son propre chef, le traducteur décèle au préalable des opportunités d'intermédiation et propose son expertise en vue d'améliorer une ou plusieurs situations de communication. Lorsqu'il est interpellé par des tiers, il participe à la recherche et à la mise en application de solutions linguistiques, culturelles, émotionnelles, ou pragmatiques. Dans les deux cas, le traducteur entreprend et adopte une posture qu'il est intéressant de décrire, théoriser et soumettre à la critique. Mais la notion d'entrepreneuriat étant trop englobante, il convient d'en cerner les contours, du moins dans le cadre de la présente contribution, afin de mieux en comprendre les enjeux pour la formation et l'insertion professionnelle de traducteurs.

### 1.1. Qu'est-ce que l'entrepreneuriat ?

Du latin *imprehendere* puis – suite à une altération – *entreprendre* qui signifie « commencer, mettre en œuvre » le sens du verbe *entreprendre* n'a cessé de subir moult mutations au fil du temps. C'est ainsi que ce verbe a servi à décrire l'action d'attaquer ou d'interpeller (XIII<sup>e</sup> siècle), puis le fait de s'arroger le droit de (XIV<sup>e</sup> siècle) et l'idée de conquérir par la flatterie et la séduction (XVI<sup>e</sup> siècle). Au regard de cette perpétuelle fluctuation du sens, on comprend mieux pourquoi Pépin (2011 : 304) qualifie l'entrepreneuriat et, par extension, l'entrepreneur et l'entreprise comme n'étant pas « des concepts qui se laissent facilement saisir ». L'utilisation régulière de ces concepts dans des communications de masse contribue à faire de ces termes des objets si familiers qu'on pense instinctivement en avoir bonne connaissance. Et pourtant, rien n'est si simple.

Le regard posé a été tantôt économique, en cherchant, par exemple, à cerner la contribution de l'entrepreneuriat et de l'entrepreneur sur les économies locales, régionales ou nationales ; tantôt psychologique, en essayant, par exemple, de définir des profils d'entrepreneurs ; tantôt encore sociologique, en s'attardant, par exemple, à comprendre le rôle de l'environnement socio-économique sur les intentions et les comportements entrepreneuriaux des individus (Pepin, 2011 : 304).

Si l'entrepreneuriat en tant que pratique (fait d'entreprendre) remonte à plusieurs siècles, la thématique n'a été abordée comme sujet d'étude scientifique que depuis quelques décennies. À ce jour, la définition et les caractéristiques inhérentes à l'activité d'entreprendre ne font pas l'unanimité au sein de la communauté scientifique, tant les courants de pensée s'opposent. À titre d'illustration, Carsrud et Brännback (2007 : 13) affirment que « any intelligent person with an achievement and goal orientation is capable of being entrepreneurial. But being entrepreneurial need not result in the actual creation of a firm. ». Pour eux, la notion d'entrepreneuriat est intrinsèquement liée à la prise d'initiative et à l'ensemble de mécanismes qui y concourent. L'approche entrepreneuriale, disent-ils, s'appuie sur trois éléments clés : la mise en évidence de l'intelligence, la définition claire d'un ou de plusieurs objectifs, le choix d'un plan d'action permettant d'atteindre le but préalablement fixé. S'inscrivant en faux contre cette conception, Westhead et Wright (2013 : 1) rétorquent « Entrepreneurs can be vital agents of innovative change whose actions lead to the creation of new firms. (...) In the popular media, entrepreneurs are also presented playing a key role in promoting economic development ». Communément reprise en sciences de gestion, cette conception (classique ?) insiste sur les aspects économiques de l'entrepreneuriat, notamment l'innovation, la création de nouvelles entreprises et le développement économique.

Ainsi, l'entrepreneuriat peut être défini par rapport à un ensemble d'objectifs et à la démarche permettant de les atteindre. L'entrepreneuriat peut également être défini sur la base d'un projet d'entreprise commerciale aux retombées économiques. Nous souhaitons explorer les deux pistes : d'une part, décrire les réalités de traducteurs chefs d'entreprises et, d'autre part, rendre compte de

la prise d'initiative de traducteurs n'ayant pas forcément pour objectif de créer ou de gérer une entreprise au sens propre du terme.

Malgré les apparences (trompeuses, à bien d'égards), l'entrepreneuriat et la traductologie ont beaucoup en commun, le caractère pluri- ou interdisciplinaire étant le facteur le plus évident. Car, en effet, initialement restreinte à la sphère de la linguistique pure, la traductologie a su s'affranchir au fil des âges de ces restrictions et se positionner à la croisée des chemins entre plusieurs disciplines. Le problème, tout de même, c'est que cette pluridisciplinarité ouvre la voie à divers courants qui entraînent la réflexion de plus en plus loin, au risque de perdre de vue les fondamentaux de la traduction en tant qu'exercice, produit ou profession. C'est à ce dernier aspect que l'entrepreneuriat se rattache de toute évidence.

Pour mieux appréhender cette dimension, il convient d'adopter une approche ergonomique, permettant d'analyser les relations entre le traducteur-entrepreneur et les méthodes, pratiques et autres composantes de son environnement de travail (voir Lavault-Olléon, 2011 ; 2016). C'est le lieu de s'intéresser aux aspects humains (compétences, perception de soi), sociaux (collaboration, rapport à l'autre) et technologiques (relation aux outils) du travail du traducteur-entrepreneur.

Sur le plan social, le traducteur-entrepreneur est un être isolé, mais pas seul. En effet, de nombreux tradupreneurs ont pour base opérationnelle leurs domiciles et, du fait des contraintes professionnelles, sont comparables à des individus « en résidence surveillée ». Comme ils passent l'essentiel de leurs journées (et parfois de leurs nuits) cloîtrés à domicile, leurs interactions avec le monde extérieur sont réduites, voire limitées à de brèves sorties. Outre leurs occupations professionnelles, les traducteurs et traductrices remplissent leurs devoirs de conjoint(e)s et de parents, donnant ainsi l'impression au voisinage de n'être que des « maris casaniers » ou des « pauvres femmes au foyer ». Au-delà de cet isolement apparent, le tradupreneur est loin d'être un individu asocial, car il brille par sa forte présence et son implication au sein de sa communauté en ligne. Fort des avancées technologiques, le tradupreneur moderne s'est noué de solides relations

professionnelles et a créé un réseau de partenaires, collaborateurs et clients avec qui il interagit au quotidien. Ces interactions varient du partage des bonnes pratiques (développement professionnel, gestion de projets, mentorat) aux discussions sur les perspectives de l'industrie langagière (marché de la traduction, nouvelles tendances, technologies de pointe), en passant par des requêtes d'assistance technique (problèmes technologiques, gestion de la terminologie ou questions financières) et des moments de détente partagée (humour, retour d'expériences bizarres ou inhabituelles).

Sur le plan humain, Jenner et Jenner (2010 : 19) recommandent aux traducteurs de changer la perception qu'ils ont d'eux-mêmes, cessant ainsi de se considérer comme de simples linguistes indépendants à l'effet d'embrasser leur statut de chefs d'entreprise à part entière et de se comporter en conséquence. C'est un aspect préjudiciable qui est très souvent observé, où les traducteurs ne sont pas toujours conscients de ce que l'exercice de leurs activités professionnelles s'apparente à la gestion d'une entreprise (même unipersonnelle). Certaines opérations, exécutées avec routine et de façon rudimentaire, ne sont ni soumises à une réflexion approfondie ni décrites au moyen de termes jugés trop savants. À titre d'illustration, la notion de « gestion de la trésorerie » peut sembler pompeuse ou inconnue à certains traducteurs professionnels qui, pourtant, établissent des factures, font un suivi des paiements et répartissent les revenus tirés de leurs activités (acquisition de matériels et logiciels, adhésions à des associations professionnelles, règlements de charges diverses, financement de vacances, etc.).

Aussi, les traducteurs professionnels seraient-ils tous des entrepreneurs (qui s'ignorent) ? Pourquoi la notion d'entrepreneuriat fait-elle l'objet d'une appréciation mitigée dans les cercles de traducteurs, étant donné que les réactions varient du déni à l'approximation ? Pour tenter de répondre à ces questions, nous avons mené une étude pilote, dont les principaux résultats serviront de base aux arguments développés plus loin dans le présent article.

## ***1.2. Étude de cas : traduction et entrepreneuriat au Cameroun***

### *1.2.1. Présentation de l'étude pilote*

Les principales données sur lesquelles nous fondons notre argumentaire ont été collectées au moyen d'une étude pilote menée auprès de traducteurs basés exclusivement au Cameroun. Hébergé par SurveyPlanet<sup>1</sup>, le questionnaire en ligne comportait 10 questions à choix multiples, avec contrôle par adresse IP (une seule participation possible par répondant). Au total, 28 répondants ont pris part à cette enquête entre le 14 et le 31 décembre 2018. L'étude portant sur les traducteurs (de toutes nationalités) basés au Cameroun, il a semblé judicieux de formuler les questions en anglais pour favoriser une meilleure inclusion des potentiels répondants. Cette étude a été réalisée avec le soutien financier de l'École doctorale 268 (désormais ED 622 à la suite d'une restructuration de l'Université) et de la Direction des affaires internationales (DAI) de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3.

La grande majorité (96,4 %) des répondants exerce en qualité de traducteurs (dont la traduction et la révision ou la relecture constituent les principales activités professionnelles menées au quotidien) et un seul (3,6 %) fait principalement de la formation en langues. Du point de vue des fonctions, on observe une certaine diversité : 57,1 % exercent comme prestataires indépendants, 32,1 % en tant qu'employés au sein d'un organisme public ou privé, 7,1 % gèrent leurs propres entreprises de traduction et 1 répondant (3,6 %) est sans emploi au moment de l'enquête.

De même, la question relative au plus grand défi auquel font face les traducteurs professionnels donne lieu à des réponses diverses. Si la majorité (42 %) considère la recherche de clients comme le plus grand défi, une importante proportion (32,1 %) est plutôt préoccupée par la quête d'un équilibre entre vie professionnelle et vie personnelle. Par ailleurs, 14,3 % considèrent les aspects liés à la technologie comme leur plus grande préoccupation et seuls 10,7 % des répondants déclarent avoir du mal à vivre de la traduction.

---

<sup>1</sup> Voir le lien suivant : <https://s.surveypalnet.com/8f4S-xvy>

Concernant la relation des traducteurs interrogés avec l'univers des affaires, le constat est assez inquiétant : 50 % n'ont pas de stratégie professionnelle clairement définie et 35,7 % ne sont pas sûrs d'en avoir une, contre seulement 14,3 % qui disposent d'une stratégie mûrement pensée. Paradoxalement, l'écrasante majorité (89,3 %) reconnaît l'importance de la réflexion stratégique pour les traducteurs professionnels. De plus, 32,1 % des répondants sont familiarisés avec le plan d'affaires, contre 64,3 % qui ne le sont ni avec cet instrument ni avec aucun autre outil de planification stratégique. D'ailleurs, 50 % des répondants déclarent ne pas planifier leurs activités professionnelles, contre 21,4 % qui le font chaque mois, 21,4 % qui font des plannings pour chaque trimestre et 7,1 % qui envisagent la planification d'activités une fois l'an.

Quant à la provenance des missions de traduction, l'on observe une forte dépendance au marché international. En effet, la grande majorité des traducteurs concernés par notre étude (64,3 %) reçoit régulièrement du travail par le biais de plateformes en ligne et d'agences de traduction basées à l'étranger, 21,4 % dépendent de la sous-traitance locale impliquant des collègues. Seuls 10,7 % reçoivent régulièrement du travail du marché local et 3,6 % d'autres sources.

La relation à l'entrepreneuriat semble mieux faire le consensus. En effet, 42,9 % estiment être des entrepreneurs, 42,9 % déclarent l'être dans une certaine mesure et seuls 14,3 % ne se considèrent pas comme entrepreneurs. Au-delà de leur position vis-à-vis de l'entrepreneuriat dans le domaine de la traduction, la grande majorité des répondants (82,1 %) est confiante quant à l'avenir de la profession et du marché de la traduction, les incertains (10,7 %) et les pessimistes (7,1 %) étant minoritaires.

### *1.2.2. Analyse critique des résultats*

La différence perçue entre le fait d'exercer comme traducteur indépendant et la gestion d'une entreprise de traduction en dit long sur le flou qui entoure la notion d'entrepreneuriat. Certes à la question relative à leur situation professionnelle actuelle, les répondants pouvaient choisir, entre autres options de réponse, le statut de traducteur indépendant ou celui de chef d'une entreprise

de traduction. On peut penser que la présence de ces deux options de réponse sous-entend qu'il s'agit de deux réalités distinctes, mais des répondants auraient très bien pu y voir une redondance. Et pour cause, que fait un prestataire indépendant sinon gérer une entreprise (même unipersonnelle) ? Comment quantifier ou jauger de la mesure dans laquelle on peut se considérer comme entrepreneur ou non ? Ce questionnement s'inscrit dans le prolongement de la réflexion théorique sur la définition de l'entrepreneuriat.

Par ailleurs, les proportions de traducteurs ayant du mal à trouver des clients et celle en recherche d'équilibre entre vie professionnelle et vie privée sont très élevées et témoignent d'une bipolarisation du marché local. En effet, certains traducteurs peinent à trouver (et probablement à fidéliser) des clients, gages d'une sérénité professionnelle, tandis que leurs collègues croulent sous le poids du travail. Entre autres hypothèses justifiant que les uns aient trop et les autres trop peu de clients (et de travail), nous pouvons évoquer la performance et la résilience. Le statut de traducteur indépendant n'étant pas réglementé au Cameroun, tous les diplômés en traduction peuvent, en principe, se proclamer traducteurs indépendants, sans que les statistiques de réussite, de longévité ou de performance confirment ou infirment leur statut. Ainsi, il est courant qu'on devienne, cesse d'être et redevienne traducteur indépendant au gré des circonstances professionnelles et/ou personnelles, et non pas du fait d'un plan de carrière construit en connaissance de cause. De plus, même après avoir passé une année sans missions régulières, on peut toujours se considérer comme traducteur indépendant, tout comme on le serait si on avait passé une année à exercer – majoritairement – toute autre profession que la traduction. À l'opposé, nombre de traducteurs déterminés, qui travaillent d'arrache-pied même pendant les périodes creuses (s'attelant aux activités de renforcement de capacités, de remise en question, de suivi et relances, d'amélioration de leur image de marque, de réflexion stratégique, etc.) finissent par voir leurs efforts porter des fruits. De satisfaction en satisfaction, le flux de clients et de missions se fait de plus en plus dense, régulier et intenable. Au point où ces prestataires vivent de (et pour) la traduction et n'ont (presque) plus de vie personnelle.

Il a été relevé que seule une minorité déclare avoir du mal à vivre de la traduction. Si le besoin se faisait encore ressentir de l'affirmer, ce résultat confirme que la traduction est une profession viable et que tout professionnel formé comme il se doit devrait tirer de sa pratique professionnelle les revenus nécessaires pour mener une vie décente. Certes, la conception de la décence peut varier d'un individu à un autre (allant de l'autosuffisance financière au fait de « rouler sur l'or »), mais, sur la base des résultats présentés plus haut, le moins que l'on puisse dire c'est qu'il est possible de vivre de la traduction au Cameroun.

Nous avons noté une faible proportion des répondants ayant indiqué les aspects liés aux technologies langagières comme leur plus important défi. Dans le sillage des évolutions notées ces dernières décennies, les logiciels de traduction assistée par ordinateur (TAO) et autres outils d'aide à la traduction (OAT) sont d'une importance qu'il n'est plus à démontrer. Cependant, il faut bien préciser que l'importance de ces outils est inféodée à des défis plus fondamentaux tels que la maîtrise de l'art de traduire et la recherche de clients. Il serait en effet incongru de consacrer le clair de son temps à découvrir, tester et maîtriser des logiciels si l'on ne peut garantir régulièrement des traductions de bonne facture. Dans le même ordre d'idée, la survie de tout traducteur professionnel tient de la régularité de ses revenus, qu'ils proviennent de missions effectuées pour des clients ou de salaires à lui versés par l'entreprise ou l'organisation pour qui il travaille. On comprend mieux pourquoi les préoccupations d'ordre technologiques sont peu prioritaires pour les traducteurs ayant pris part à notre étude. Toutefois, il convient de relever qu'au-delà de leur caractère professionnalisant, les technologies langagières invitent à une réflexion épistémologique sur la nature pluridisciplinaire et l'avenir de la traductologie en rapport avec les mutations passées, actuelles et futures de la société. D'où l'intégration de plus en plus importante de la TAO et des OAT dans les programmes de formation de traducteurs, même si le niveau de mise en œuvre n'est pas toujours à la hauteur des attentes.

Les relations des traducteurs interrogés au monde des affaires ont matière à préoccuper, même si la prédominance d'un modèle axé sur la dépendance au marché international et à la sous-

traitance apparaît comme une évidence au regard des résultats présentés plus haut. Que la plupart des traducteurs ayant pris part à l'étude ne soient pas à l'aise avec les outils de planification stratégique peut se comprendre, dans la mesure où ces instruments ont longtemps été perçus comme relevant du domaine des sciences de gestion. Mais le temps où les disciplines évoluaient en vase clos est révolu et la traduction est un exemple patent de croisement interdisciplinaire. Ignorer totalement des éléments relatifs à la planification et à la gestion d'entreprise relève de la navigation à vue. Et, à notre humble avis, tout traducteur formé a vocation à vivre de son métier pendant une période suffisamment longue pour garantir son retour sur investissement. Mais, si la moitié des répondants ne planifient pas leurs activités professionnelles, on peut supposer qu'ils se laissent aller au gré des tendances et de l'évolution des marchés et, en conséquence, s'exposent à la précarité. C'est d'autant plus paradoxal qu'à l'échelle internationale, le marché de la traduction se porte au mieux et, selon des chiffres de Statista<sup>2</sup>, les perspectives sont plus que prometteuses, avec un chiffre d'affaires cumulé en constante hausse depuis près de dix ans et un taux de croissance annuelle moyen estimé à 6,5 %.

Ces résultats démontrent à suffisance l'insuffisance de culture entrepreneuriale des traducteurs ayant pris part à l'étude. Il est paradoxal de constater que la plupart d'entre eux estiment être des entrepreneurs ou se considèrent comme tels dans une certaine mesure. Une fois de plus, il convient de relever la différence entre la perception et le vécu, entre l'être et le paraître. Ainsi, il ne s'agit pas de clamer qu'on est un entrepreneur pour le devenir comme par enchantement. En tant qu'engagement volontaire, l'entrepreneuriat requiert au minimum une démarche consciente de réflexion<sup>3</sup>, d'expérimentation, d'exploration et suppose un positionnement voulu. Être ou devenir un entrepreneur ne constitue donc pas une option de consolation ou une orientation par dépit. Chez les

---

<sup>2</sup> Disponible à l'adresse <https://www.statista.com/statistics/257656/size-of-the-global-language-services-market/>, ces données sont tirées du 14<sup>e</sup> rapport annuel de Common Sense Advisory sur l'industrie de la traduction à l'échelle mondiale, paru le 15 juin 2018.

<sup>3</sup> Cette réflexion peut porter sur les éventuels défis, l'offre de service, les potentiels clients et la durabilité des entreprises de traduction (même unipersonnelles).

traducteurs, surtout ceux désireux d'exercer comme prestataires indépendants, le défi entrepreneurial semble plus important, car il est inextricablement lié à la nature de l'activité professionnelle. Dépendre des plateformes en ligne (telles que Proz ou TranslatorsCafé) ou même de la sous-traitance n'a, en soi, rien de nocif si cette dépendance participe d'une stratégie mûrement réfléchie. En procédant ainsi, les chances de réussite et de durabilité sont meilleures, car le tradupreneur aura, de fait, étudié avantages, inconvénients, enjeux et défis liés à ces options professionnelles et décidé en connaissance de cause pour un modèle d'affaires spécifique. À l'opposé, lorsque le choix des plateformes de mise en relation entre donneurs d'ouvrage et traducteurs s'impose comme seule option envisageable, comme réflexe de survie, il révèle une certaine restriction du champ d'opportunités. Cela est d'autant plus préoccupant que nombre de traducteurs se lancent sans (trop) planifier leurs actions et se laissent aller au gré des vicissitudes. Une telle navigation à vue est susceptible de faire d'eux plus des victimes que des acteurs de leur destin.

### ***1.3. Le Cameroun à l'image de l'Afrique ?***

L'expérience précédemment décrite s'appuie sur des données de terrain collectées au Cameroun. On est en droit, dans le cadre de la présente contribution, de s'interroger sur la pertinence de ces réalités pour les autres traducteurs basés ailleurs en Afrique. Du point de vue méthodologique, l'étude pilote porte sur un échantillon assez réduit et couvre une période très courte. Toutefois, elle a le mérite de s'inscrire dans un contexte qui rappelle la globalité des expériences africaines. De par sa structure sociologique, le Cameroun est une « Afrique en miniature », car le pays est caractérisé par une forte diversité culturelle, religieuse et sociale. Par ailleurs, on y retrouve plusieurs institutions de formation de traducteurs de haut vol<sup>4</sup> et une forte représentation d'organisations internationales et

---

<sup>4</sup> Au rang de ces institutions, il convient de faire mention honorable à l'École supérieure de traducteurs et interprètes (ASTI) de l'Université de Buea, institution hôte du Master panafricain en Traduction et interprétation de conférence (PAMCII) et creuset de formation de la crème des traducteurs africains depuis 1987.

d'entreprises multinationales, qui constituent d'importants pourvoyeurs de missions de traduction. En outre, au regard de la cohabitation de plus de 200 langues locales (Phan, 2010 : 57), des deux langues officielles (le français et l'anglais) et d'autres lingua franca telles que le pidgin English ou le camfranglais, l'importance de la traduction<sup>5</sup> n'est plus à démontrer. D'ailleurs, Bandia (2005 : 967) écrit à ce propos que « le Cameroun est le seul pays africain avec deux langues européennes comme langues officielles. On le cite donc souvent comme le centre de la traduction entre langues européennes en Afrique, souvent comparé au Canada où le français et l'anglais sont aussi langues officielles. »

De plus, le Cameroun, comme tout le reste du continent, n'est pas une île. En ce sens, le pays opère sur l'échiquier international et s'ouvre aux perspectives du marché de la traduction devenu mondialisé, comme l'indique Bandia (2005 : 969) :

En effet, avec la mondialisation du marché, l'Internet et la nouvelle technologie, l'industrie langagière s'est développée bien au-delà du travail habituel du traducteur et englobe toutes sortes d'activités liées aux services de communication. (...) Il est devenu chose commune de voir des traducteurs en Afrique travailler par Internet sur des contrats octroyés par des compagnies ou des agences en dehors de l'Afrique.

La traduction à la pige est assez lucrative, mais pas ou peu réglementée. Elle a ainsi tendance à attirer un grand nombre de diplômés de tous horizons, parfois sans aucune formation en traduction, comme l'indiquent les nombreux profils de linguistes inscrits sur des plateformes telles que Proz et TranslatorsCafé. Par ailleurs, sur le marché international, le sentiment d'une « supralangue » africaine gagne du terrain au sein de l'opinion – surtout occidentale. Il nous est de plus en plus demandé de traduire vers le « français africain », par opposition aux variantes d'Occident (France, Belgique, Suisse, Canada). Comme si, au-delà des spécificités linguistiques et culturelles régionales, toute l'Afrique francophone communiquait au moyen de la même variante du français. Comme si les traducteurs africains ne pouvaient pas

---

<sup>5</sup> L'essentiel de la traduction à ce jour repose encore sur l'usage des langues officielles et, malheureusement, le potentiel de traduction en langues locales est très peu exploité y compris par les instances étatiques ou les médias publics.

produire de contenus parfaitement adaptés aux audiences occidentales.

L'argument semble valable dans le cadre des traductions publicitaires ou littéraires, où la créativité et l'ancrage culturel sont des éléments essentiels. Il est impératif que le destinataire se reconnaisse dans le discours et, en ce sens, le traducteur puise dans les référents avec lesquels l'audience est familiarisée. Même si l'on peut nuancer ce propos en y opposant l'argument d'une bonne démarche professionnelle combinant recherche documentaire, échanges avec des personnes-ressources et retour du réviseur ou du co-traducteur. Dans un autre registre, celui de la traduction technique, les variantes linguistiques ont peu d'impact sur l'expression des idées ; alors, peu importe qu'on soit français, malien ou ivoirien, le contenu à traduire doit être transmis dans une « langue internationale » accessible à une audience plus large, même si une aire géographique est principalement visée à l'origine. C'est d'ailleurs la même dynamique qui justifie l'usage de plus en plus répandu du « globish », cette version universelle de l'anglais utilisée dans les instances internationales par des individus aux origines et profils variés. En effet, à l'image des collègues du monde entier, les traducteurs professionnels africains n'ont pas à faire montre d'un quelconque complexe d'infériorité. Les acquis d'apprentissage de leurs divers programmes de formation les prédisposent à maîtriser l'art de traduire, les rouages de la recherche documentaire et les mécanismes stylistiques suffisants pour offrir une expertise francophone, anglophone, hispanophone, lusophone à même de répondre aux exigences de qualité les plus strictes.

L'autre défi de taille auquel les traducteurs-entrepreneurs camerounais et, par extension, africains sont confrontés, c'est la sous-représentation des langues locales dans le contexte professionnel. Au Cameroun, plus de 200 langues locales cohabitent et pourtant, leur potentiel est peu exploité dans le cadre de la traduction et de l'interprétation (Mal Mazou, 2015 : 171). La traduction biblique constitue une exception dans le contexte local, car, mues par un élan d'évangélisation de masse, de nombreuses organisations religieuses ont utilisé la traduction d'écrits sacrés pour convertir davantage les populations sous-scolarisées ou vivant en

zones rurales. Cette sous-représentation de langues locales est, entre autres raisons, due à leur statut jugé « inférieur » par rapport aux langues officielles. Elles sont souvent décrites au moyen de termes peu élogieux tels que « patois » ou « dialectes » (ici avec une connotation péjorative). À ces expériences peu flatteuses, l'on peut toutefois opposer des exemples de promotion réussie de langues locales. C'est le cas du kiswahili, dont les diverses variantes couvrent une vaste aire géographique, du Kenya au nord du Mozambique, en passant par l'Ouganda, la Tanzanie, le Rwanda, le Burundi et l'est de la République démocratique du Congo (RDC). C'est aussi le cas d'autres langues telles que le lingala (RDC et Congo-Brazzaville), le yoruba (Nigéria, Bénin et Togo), le haussa (Niger, Togo, Nigéria et Cameroun) et le fulani (Sénégal, Guinée, Mali, Tchad et Cameroun). Compte tenu de l'importance avérée de ces langues (du point de vue d'individus les ayant comme langues maternelles ou secondes) et des politiques linguistiques sous-jacentes, il serait intéressant de les promouvoir davantage dans les sphères de traduction, autant dans le cadre de la formation que de l'usage professionnel à l'échelle du continent noir et du monde entier.

Ainsi donc, le cas du Cameroun est intéressant dans la mesure où il donne un aperçu des problématiques communes à plusieurs pays et régions d'Afrique. Nous reconnaissons toutefois que davantage d'études devraient permettre d'analyser en profondeur les spécificités de ces régions, dans la perspective de la formation, de la promotion de traducteurs et du développement d'une traductologie africaine.

## **2. Formation et promotion du tradupreneur africain**

La question de la formation se pose à divers niveaux, aussi bien comme fondement de l'exercice professionnel futur que comme environnement d'expérimentation, d'adaptation et de transmissions des savoirs, pratiques et attitudes. Et, du fait de la place centrale qu'elle occupe, la formation du traducteur a depuis fort longtemps été un véritable casse-tête. En effet, elle cristallise autant l'attention des chercheurs soucieux de garantir une certaine cohérence entre les enseignements et les réalités professionnelles que celle des praticiens

qui, en jetant un regard rétrospectif, ne manquent pas d'évaluer leurs acquis et leur niveau de préparation par rapport aux défis du terrain. Cette dernière perception transparait dans les propos de Georges Bastin et Monique Cormier (2012 : 39) :

Le temps est révolu où, en attendant de trouver mieux, on se lançait sans tambour ni trompette sur le marché de la traduction. D'une part, les besoins de la société mondialisée sont tels que les dilettantes, même lorsqu'ils se révèlent d'assez bons traducteurs, ne suffisent plus. De l'autre, le niveau de spécialisation et la concurrence sont tels que ceux qui s'improvisent se voient très vite rejetés. La voie obligatoire qui mène à la profession est donc, comme pour toute autre profession, la formation.

Ainsi, la formation peut, tout au moins, servir une double fonction : (i) séparer le bon grain de l'ivraie, (ii) préparer à une transition fluide vers un marché sans cesse changeant et de plus en plus complexifié. Cette double fonction peut être appréciée aux deux extrémités de l'axe de formation, car si l'accent est très souvent mis sur les étudiants (futurs traducteurs), il ne faut pas oublier que les compétences et les profils des enseignants fondent également leur légitimité et participent de la qualité de la formation dispensée. En considérant la formation du point de vue des deux acteurs (formateurs d'un côté et étudiants de l'autre), l'on ne peut manquer de relever la relation particulière entre traductologues et traducteurs, entre théoriciens et praticiens.

Comme pour mieux marquer la nature conflictuelle et difficile de la relation entre théorie et pratique, des critiques fusent souvent à l'encontre des théoriciens accusés d'être comme figés dans le temps et dépassés par l'évolution rapide du marché de la traduction. Une solution commune consiste à opter pour un savant dosage entre enseignants-chercheurs et traducteurs professionnels, afin de proposer aux étudiants des enseignements adossés à la fois sur des fondements théoriques d'une part et sur des expériences de professionnels en activité d'autre part. Le modèle de formation par alternance s'inscrit dans le même ordre d'idée, mais suit une méthode différente. En effet, des apprenants passent une partie de leur temps de formation à l'université et une autre partie en entreprise, afin d'explorer les opportunités et réalités académiques et professionnelles en même temps. Cette combinaison a le mérite

d'exposer les apprenants à un riche panorama d'approches, d'expériences et de pratiques, même si l'accent est mis sur le quotidien du traducteur en entreprise et que l'apprentissage est très peu orienté entrepreneuriat.

Par ailleurs, les programmes de formation sont (censés être) révisés à intervalles réguliers de sorte à garantir leur pertinence diachronique et leur inscription dans l'air du temps. C'est une possible explication à l'engouement observé ces dernières années pour les technologies langagières ou pour l'usage de plus en plus répandu des termes tels que la biotraduction. La traduction automatique s'étant améliorée au fil des ans, des recherches (et des critiques), on s'interroge désormais sur la place de l'humain dans l'activité de traduire. Si tous s'accordent que le traducteur humain (ou biotraducteur) a encore de longs jours, il faut tout de même préciser que l'on ne peut plus exercer la traduction de nos jours comme on le faisait au cours des siècles précédents. La technologie – que cela nous plaise ou pas – a modifié le rapport du traducteur à sa profession. Loin d'être des ennemis, les outils technologiques d'*aide* à la traduction devraient doper la productivité des traducteurs et créer un environnement où qualité se conjugue avec rapidité d'exécution. Ces outils mettent ainsi en relation trois compétences du référentiel EMT (traduction, technologie et prestation de service) et ont une incidence avérée sur la formation de traducteurs modernes.

### **2.1. Rite(s) initiatique(s)**

Les temps ont changé, la traduction aussi. L'étude de la traduction, en tant qu'objet, processus ou profession, a également évolué au gré des « tournants » (Snell-Hornby, 2006) et exploite désormais les nombreuses possibilités qu'offre le monde contemporain. La recherche traductologique s'intéresse de plus en plus aux modèles innovants et stratégies nouvelles de formation. En droite ligne de la mise en relation entre la théorie et la pratique, Hennekin (1998) suggère une pédagogie de la traduction inspirée de la pratique professionnelle. Maria González-Davies et Vanessa Enríquez-Raído (2016 : 1) font écho à cet argument en proposant un modèle d'apprentissage en situation, décrit en ces termes :

Situated Learning is generally understood as a context-dependent approach to translator and interpreter training under which learners are exposed to real-life and/or highly simulated work environments and tasks, both inside and outside the classroom. Ultimately, Situated Learning seeks to enhance learners' capacity to think and act like professionals.

Comme pour corroborer ce souci de faire correspondre les acquis d'apprentissage avec les contextes et aléas professionnels, le référentiel EMT de 2017 propose cinq principales compétences autour desquelles la formation des traducteurs doit être articulée : langue et culture, traduction, technologies, personnel et interpersonnel, et prestation de services. À toutes fins utiles, la compétence est décrite dans ce référentiel comme étant « la capacité avérée d'utiliser des savoirs, des aptitudes et des dispositions personnelles, sociales et/ou méthodologiques dans des situations de travail ou d'études et pour le développement professionnel ou personnel ».

Si de nombreux programmes de formation insistent sur l'art de traduire, les fondements socioculturels de la traduction et les technologies langagières, il faut relever que les dimensions personnelles et interpersonnelles, ainsi que les aspects relatifs à la prestation de service sont quelque peu négligés ou, tout au moins, méritent d'être mieux approfondis. En effet, du point de vue des relations interpersonnelles, il est facile d'observer que de nombreux traducteurs sont des individus introvertis ou timides qui n'apprécient pas particulièrement les situations qui les contraignent à quitter leur « bulle ». Or, l'entrepreneuriat exige de beaucoup s'adonner aux activités de réseautage en vue de développer une base de données de contacts commerciaux, d'améliorer sa prise de parole et sa tenue en public et, enfin, de parler de son activité professionnelle. Cet aspect relationnel a une incidence avérée sur le développement de son activité par la qualification de prospects et leur transformation éventuelle en clients directs fidèles. Quant à la prestation de service, elle met l'emphase sur des pratiques permettant de vendre efficacement son expertise (traduction comme produit) et d'en tirer des revenus qui garantissent la rentabilité économique du prestataire (traduction comme profession). Les aspects importants inhérents à cette compétence varient du choix du modèle économique à la

stratégie marketing (avantage concurrentiel, politique de prix, rétention de la clientèle), au contrôle qualité et à la visibilité.

Sur la base de travaux préliminaires<sup>6</sup>, nous avons proposé (voir Djomo Tiokou, 2018) une réorganisation de ces savoirs pour mieux les adapter à la formation et à la promotion du tradupreneur. Il s'agissait de retenir quatre compétences clés, notamment la traduction, les technologies, le marketing et le management. Alors que les deux premières compétences sont communes à tous les profils standard de traducteurs, les deux dernières mettent davantage l'accent sur un profil orienté vers l'entrepreneuriat avec des préoccupations spécifiques. En marketing, par exemple, il semble intéressant d'aborder les questions liées à la négociation commerciale, à la gestion efficace de la relation client, à la visibilité numérique (conception et mise en ligne de sites Web, notions de référencement, Community management) et à l'autopromotion (en ligne ou hors ligne). En gestion d'entreprise, une initiation – même rudimentaire – au droit commercial, à la gestion financière et à la planification stratégique, une revue des outils ou ressources élémentaires et la familiarisation avec la terminologie courante semblent fort à propos. L'image ci-après fait une représentation schématique de ce modèle.

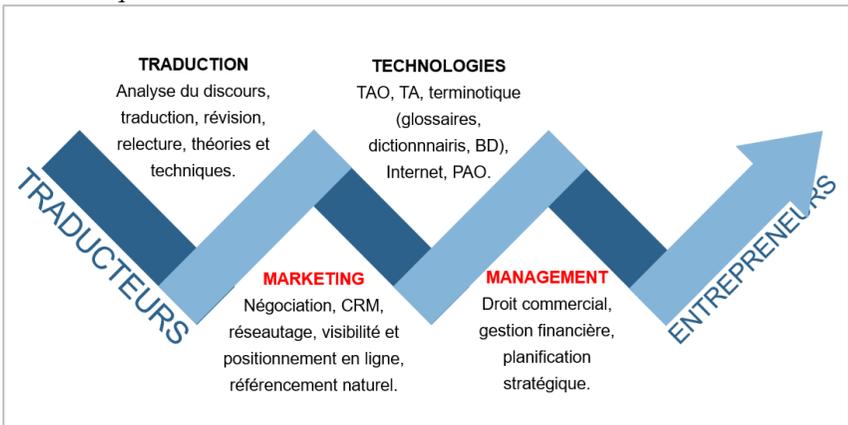


Figure 4 Modèle de formation du tradupreneur (d'après Djomo Tiokou, 2018).

<sup>6</sup> Il s'agit d'une étude pilote, dont les résultats préliminaires ont fait l'objet d'une communication orale lors du colloque #TranslatingEurope Workshop organisé le 23 mai 2018 à l'Université de Varsovie.

Certes, il serait utopique de croire qu'une formation de traducteurs transformerait des étudiants en experts en traduction, marketing et management. Toutefois, l'idée est de doter les apprenants des savoirs essentiels pour leur survie professionnelle en qualité d'entrepreneurs à part entière. L'approche par projets, par exemple, peut permettre – à petite échelle – de simuler et expérimenter la vie professionnelle d'un traducteur-entrepreneur : de la prospection de clients à la facturation, en passant par la réponse aux offres, la gestion des projets et le suivi des paiements. D'autres projets peuvent être conçus de sorte à susciter l'intérêt des étudiants par rapport aux aspects entrepreneuriaux complémentaires : formalités administratives et juridiques liées à la création d'entreprises (personnelles), création et valorisation de l'image de marque, initiation à la comptabilité simplifiée, documentation juridique de base (mentions légales, conditions générales de vente, contrats de sous-traitance, etc.). L'étendue d'un tel chantier exige l'intervention d'acteurs souvent considérés « étrangers » à la formation en soi : barreaux, chambres de commerce, ordres professionnels, experts non linguistiques, etc. Cette approche intégrée à la formation permettrait de tirer le meilleur parti du potentiel de tradupreneurs africains.

## ***2.2. Enjeux, défis et opportunités pour l'Afrique***

Aucune formation ne sera pleinement efficace si elle singe les programmes considérés comme réussis dans d'autres contextes. Ainsi, copier et coller une initiative telle que le Master européen en traduction ne serait pas efficace pour plusieurs raisons. La plus importante étant que le contexte, les ressources, l'histoire et les perspectives de la Communauté européenne diffèrent des réalités africaines d'hier, d'aujourd'hui et, probablement, de demain.

Même si aucune initiative ne peut être conçue ex nihilo, il convient de valoriser les savoirs *Made in Africa* et les particularités du continent noir. À titre d'illustration, les cursus peuvent faire la part belle à la richesse culturelle malheureusement méconnue du grand public au-delà de l'aspect « exotique ». Et pour cause, il apparaît opportun d'envisager un idéal de tradupreneur africain formé comme nulle part ailleurs, car tirant parti d'atouts liés à son identité

africaine et des perspectives résolument ouvertes sur le monde contemporain. Par ailleurs, l'on pourrait multiplier des projets interétatiques de formation universitaire et professionnelle. Le cas du Consortium panafricain pour un master en interprétation et traduction (PAMCIT) en est une belle illustration. C'est une initiative panafricaine de formation mise en œuvre dans cinq universités de cinq pays différents (Cameroun, Ghana, Kenya, Mozambique et Sénégal). Mais à lui seul, le PAMCIT ne peut combler l'immense besoin en brassage de cultures et de nationalités. Réunis autour d'acquis d'apprentissage communs et face à des difficultés qu'ils partagent le temps de leurs formations, traducteurs et interprètes de tous les pays d'Afrique définissent ainsi les contours d'un projet commun pour une Afrique prospère. Cette approche entre en droite ligne de la philosophie *Ubuntu*<sup>7</sup>, l'idéal humaniste fondé sur la solidarité, les valeurs partagées, ainsi que la croissance et la responsabilisation collectives (« Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous »).

Outre l'aspect purement académique, l'opportunité de rencontres de discussion et de réflexion n'est plus à démontrer. Pour promouvoir le tradupreneur africain, il convient de multiplier des événements scientifiques ou professionnels visant à faire entendre davantage des acteurs africains de l'industrie, qu'ils soient praticiens ou théoriciens. L'Africa Translation Conference et d'autres événements de cette nature sont à encourager et à pérenniser. Ces événements permettent de réfléchir sur les défis auxquels la traduction en général est confrontée au fil des mutations que connaît l'industrie linguistique. Toutefois, il est essentiel d'en faire plus que des foires à présentations PowerPoint où des individus célèbres ou inconnus se succèdent à la tribune, tantôt impressionnants, tantôt monotones et ennuyeux, pour présenter leurs « travaux ». Il est indispensable que les actes de colloques et autres publications dans des revues savantes soient bien plus que des décorations de bibliothèques. En effet, il est plus qu'urgent de mettre en place des

---

<sup>7</sup> Cette philosophie a été remise au goût du jour par Nelson Mandela, puis Desmond Tutu qui, tous les deux, ont fait montre d'un humanisme hors pair, alors même que la communauté noire d'Afrique du Sud avait longtemps souffert de dérives raciales et ségrégationnistes sous le régime de l'Apartheid.

mécanismes permettant de tirer parti d'idées formidables qui émergent de ces travaux empiriques ou purement descriptifs. À l'image de la configuration ancestrale des sociétés noires, l'arbre à palabres servait de lieu de rencontre et de discussions portées sur les affaires courantes. Loin d'être des scènes où l'on se pavanait, les Anciens s'y réunissaient afin de trouver des solutions concrètes. Envisager des agoras similaires et en faire des instruments d'avancement permettrait non seulement de renouer avec l'histoire ancienne de l'Afrique, mais aussi de contribuer un peu plus à son rayonnement actuel et futur.

L'Afrique est reconnue comme un continent dont la population ne cesse de croître. D'ailleurs, d'après les Nations Unies, « Plus de la moitié de la croissance démographique dans le monde d'ici à 2050 aura lieu en Afrique. Proportionnellement, c'est la région qui connaîtra la plus forte évolution démographique. La population d'Afrique subsaharienne, par exemple, devrait doubler d'ici à 2050 »<sup>8</sup>. Pourquoi ne pas envisager dès à présent de tirer profit de cette croissance démographique et d'en faire un potentiel dynamique ? Les universités africaines pourraient définir et valoriser des profils atypiques, nouveaux ou fusionnés. C'est le cas du traducteur-adaptateur, de l'interprète communautaire, de l'expert linguistique décentralisé, du guide écotouristique, du traducteur-historien. Ces profils évolueront au gré des mutations du marché international et des spécificités socioculturelles africaines.

Pour faciliter la vulgarisation de ces profils, chercheurs, professionnels et autres acteurs pourraient créer des laboratoires d'expérimentation de nouvelles formations. Deux exemples nous viennent à l'esprit pour illustrer ce point. Il s'agit d'abord d'un Master en Traduction et communication interculturelle, spécialité civilisations négro-africaines. L'accent ici serait mis sur la description des langues, cultures et civilisations de peuples noirs avec des implications pragmatiques et technologiques : conception et vulgarisation de claviers africains, localisation en langues africaines, banques de données terminologiques en langues africaines, autotraduction africaine au moyen de moteurs neuronaux formés sur

---

<sup>8</sup> Source : <https://www.un.org/fr/sections/issues-depth/population/index.html>

la base de corpus authentiques, introduction à l'art des griots, etc. En second lieu, un Master en Traduction audiovisuelle (TAV), spécialité narration ethnohistorique permettrait de puiser dans la richesse du patrimoine africain : mythes et mystères de l'Égypte, diversité culturelle de la Nubie antique, histoires des peuples de la forêt, croisades et aventures de déserts, etc. L'idée c'est d'élaborer et de vulgariser un protocole panafricain de conception, de planification et de production d'œuvres audiovisuelles inédites et/ou interactives (à la croisée des chemins entre le film documentaire et le jeu vidéo) ayant une double vocation didactique et ludique.

À n'en point douter, la formation et la promotion de tradupreneurs représentent pour l'Afrique d'importants enjeux et lui ouvrent la voie à diverses opportunités académiques et professionnelles. Seulement, pour en tirer parti, il convient de préparer le continent à une transformation quasi radicale.

### ***2.3 Préparer l'avenir de l'Afrique***

La préparation de l'avenir de l'Afrique passe par une combinaison de facteurs et d'actions menées à divers niveaux. Il s'agit, de prime abord, de faire preuve d'un engagement et d'un plaidoyer communs visant à faire bouger les lignes de l'inertie et de l'obscurantisme. Il semble judicieux de réfléchir, de façon posée et conjointe sur les voies de (faire) porter haut l'étendard africain en matière de langues, de cultures et de communication multiformes. Les traducteurs de tous les pays d'Afrique peuvent notamment mener des plaidoyers auprès de leurs associations professionnelles, d'organisations d'intérêt commun (telles que l'UNESCO, le Commonwealth ou l'OIF) et de leurs gouvernements respectifs, afin d'agir durablement. Il convient à cet effet de penser des politiques de traduction et de communication multilingue, d'envisager une réglementation (plus) favorable à la diversité culturelle et linguistique.

Au niveau opérationnel, à l'instar du mentorat et/ou du tutorat, il importe de prévoir des mécanismes d'accompagnement qui, comme le suggèrent Gallais et Boutary (2014 : 66), contribuent à l'assimilation-accommodation des savoirs et, de fait, peuvent développer les capacités d'adaptation de tradupreneurs face à des situations nouvelles. Pour en garantir l'efficacité, toute initiative

d'accompagnement doit être pensée en amont et mise en œuvre de manière systématique à une certaine échelle. Les tradupreneurs gagneraient ainsi à bénéficier d'un macro-cadre réglementaire structuré et des microstructures (notamment des associations professionnelles, des chambres de commerce, des espaces communaux, etc.) chargées d'assurer la formation continue ou d'abriter des programmes de renforcement des capacités. Mis à disposition sous divers formats pour garantir la flexibilité et l'adaptation aux divers contextes des bénéficiaires, les contenus doivent faire l'objet d'une révision régulière et consensuelle, de sorte à toujours refléter non seulement les réalités du marché sans cesse évoluant de la traduction, mais aussi tenir compte des profils des tradupreneurs ciblés.

### **3. Pour une traductologie africainement mondialisée**

Comme les autres continents, l'Afrique n'évolue pas en vase clos, car le monde aujourd'hui est une vaste mosaïque où les pièces cohabitent, interagissent et s'influencent mutuellement. Toute tentative de définition des contours d'une traductologie africaine est vouée à l'échec si elle ne prend pas en compte l'ouverture aux autres cultures, acteurs et territoires. En d'autres termes, on a beau envisager une réflexion traductologique sur l'Afrique, par l'Afrique et pour l'Afrique, elle se doit d'être africainement mondialisée.

Au nom de l'Africanité (dans une optique de promotion de la culture noire d'Afrique), la traductologie africaine pourrait exploiter ou revisiter des aspects qui font la singularité du continent noir et des peuples négro-africains. En guise d'illustration, des recherches poussées pourraient interroger la relation entre les langues et cultures négro-africaines, en mettant l'accent sur la linguistique, la sociologie et la mythologie des peuples noirs. Il y a là forcément du grain à moudre, tant ces champs sont vastes et se rejoignent en un labyrinthe de savoirs qui, lorsqu'ils ne sont pas méconnus, sont relégués au second plan. Du fait de la traite négrière, de la colonisation et du néocolonialisme, l'idée d'une hiérarchisation implicite ou explicite des cultures a germé dans les esprits et pourrait expliquer cet état de choses. Même si, fondamentalement, toutes les

langues et cultures se valent. La seule évocation de l'Empire du Ghana, de l'Empire du Mali ou de la civilisation des Sao suffit à rappeler le passé glorieux de l'Afrique, qui n'a point à rougir face aux civilisations modernes.

Outre ces épopées glorieuses de grands empires du continent noir, la traductologie africaine pourrait analyser les relations complexes entre les principaux acteurs de la médiation interculturelle. C'est le lieu d'évoquer le rôle de conteurs et griots, de tenter de comprendre leur « terminologie » empreinte de proverbes, de sagesse prophétique et de morale sociale, leur relation à l'auditoire, ainsi que leur statut en rapport avec l'interprétation communautaire. Il semble également judicieux de tirer parti des artefacts traditionnels et de dresser un parallèle avec des pratiques et approches modernes. Il serait intéressant d'interroger les us et coutumes d'antan et d'analyser les similitudes, différences et influences avec les pratiques présentes et futures. Par ailleurs, des études portées sur la diversité des formes d'expression peuvent raviver l'intérêt pour les littératures orales, écrites ou hybrides.

En matière de formation, une combinaison des trois approches énoncées par González-Davies et Enríquez-Raído (2016 : 7) peut assurer un équilibre entre les aléas professionnels, les impératifs pédagogiques et les profils de compétences des étudiants. De plus, l'influence du contexte, des méthodes innovantes et du recours à la technologie ouvre la voie à de nombreuses possibilités d'expérimenter, de proposer, d'évaluer et d'adapter une offre de formation unique et *fièrement africaine*. Outre la flexibilité qui devrait la caractériser, il s'agit davantage de mettre en relief les acquis de l'identité culturelle africaine au lieu de se fondre dans le magma de la mondialisation. À la suite de Pym (2013 : 494), l'expérience de formation peut s'articuler autour de modèles qui valorisent la diversité, encouragent la singularité et les préférences personnelles, dans l'optique d'une construction commune. Au regard des arguments développés précédemment, la formation et la promotion efficaces des traducteurs africains en général, et des tradupreneurs en particulier, sont comparables à une équation à mille inconnues, à un chantier pharaonique. L'action conjuguée de divers acteurs est une condition préalable. Forte de ses perspectives prometteuses et

des ressources humaines en pleine croissance, l'Afrique a la capacité opérationnelle de développer son potentiel et de garantir cet idéal à moyen et long terme.

## Conclusion

L'Afrique est à un tournant historique, tout comme c'est le cas de la traductologie. L'entrepreneuriat en plein essor constitue une opportunité de développement économique et de renforcement des capacités de recherche, surtout dans le domaine de la traductologie. Ayant ainsi mis en relief la relation entre traduction et entrepreneuriat au moyen d'une étude pilote et d'une analyse critique des résultats, le moins que l'on puisse dire est que l'étude du profil du tradupreneur (traducteur-entrepreneur) ouvre la voie à diverses opportunités pour le continent noir. Autant les impératifs de formation suscitent une réflexion épistémologique sur l'entrepreneuriat, sur les défis et les perspectives connexes, autant il est nécessaire de mener des études approfondies visant à confirmer ou infirmer les résultats présentés dans le présent article. Quoi qu'il en soit, nous avons pu mettre en lumière la nécessité d'une traductologie africaine ouverte sur le monde et espérons avoir suscité un intérêt certain pour les aspects jusque-là peu exploités de la diversité culturelle africaine. De la philosophie *Ubuntu* aux relations entre l'oral et l'écrit en passant par des productions intersémiotiques alliant le texte, l'image, le son, la tradition et la modernité, l'Afrique propose un brassage scientifique qu'il importe d'explorer davantage.

## Références

- BANDIA, Paul (2005) : Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique. *Meta*. 50(3) : 957-971. <<https://doi.org/10.7202/011607ar>>
- BASTIN, Georges L. et CORMIER, Monique C. (2012) : 3. Formation et recherche In : Georges L. BASTIN et Monique C. CORMIER. *Profession traducteur*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 39-49.
- CARSrud, Alan L. et BRÄNNBACK, Malin E. (2007). *Entrepreneurship*, Westport & Londres : Greenwood Press.
- COLLOMBAT, Isabelle (2016) : Doute et négociation : la perception des traducteurs professionnels. *Meta*. 61(1) : 145-164. <<https://doi.org/10.7202/1036987ar>>

- COMMISSION EUROPÉENNE (2017). *European Master's in Translation – Référentiel de compétences 2017*, consulté le 10 avril 2019, <[https://ec.europa.eu/info/sites/info/files/emt\\_competence\\_fwk\\_2017\\_fr\\_web.pdf](https://ec.europa.eu/info/sites/info/files/emt_competence_fwk_2017_fr_web.pdf)>
- DJOMO TIOKOU, Carlos (2018). The Translator As Entrepreneur: Training Challenges And Professional Implications. *TranslatingEurope Workshop*, 23 mai 2018, Université de Varsovie. <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01825583>>
- GALA (2018). *Translation and Localization Industry Facts and Data*, consulté le 12 février 2019, <<https://www.gala-global.org/industry/industry-facts-and-data>>
- GALLAIS, Marie et BOUTARY, Martine (2014) : Accompagner l'entrepreneur dirigeant de PME : faut-il adapter les savoirs ou les relations ? *Revue internationale P.M.E.* 27(3-4) : 51-69. <<https://doi.org/10.7202/1028040ar>>
- GONZÁLEZ-DAVIES, Maria & ENRÍQUEZ-RAÍDO, Vanessa (2016). Situated learning in translator and interpreter training: bridging research and good practice. *The Interpreter and Translator Trainer*. 10 (1) : 1-11. <<https://doi.org/10.1080/1750399X.2016.1154339>>
- HENNEQUIN, Jean (1998) : Chapitre 7. Pour une pédagogie de la traduction inspirée de la pratique professionnelle In : Jean DELISLE et Hannelore LEE-JAHNKE, dir. *Enseignement de la traduction et traduction dans l'enseignement*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa, 97-105.
- JENNER, Judy et JENNER, Dagmar (2010). *The Entrepreneurial Linguist. The Business-School Approach to Freelance Translation*, Las Vegas: EL Press.
- JIMÉNEZ-CRESPO, Miguel A. (2017). *Crowdsourcing and Online Collaborative Translation. Expanding the Limits of Translation Studies*, Amsterdam & Philadelphie : John Benjamins.
- LAVAUULT-OLLÉON, Élisabeth, CARRÉ, A. (2012). Traduction spécialisée : l'ergonomie cognitive au service de la formation. *Asp – La revue du GERAS* : 67-77.
- LAVAUULT-OLLÉON, Élisabeth (2011). L'ergonomie, nouveau paradigme pour la traductologie, *ILCEA*. (14). Consulté le 12 janvier 2019, <[http://ilcea.revues.org/1078\\_](http://ilcea.revues.org/1078_)>.
- LAVAUULT-OLLÉON, Élisabeth (2016) : Traducteurs à l'œuvre : une perspective ergonomique en traductologie appliquée. *ILCEA*. (27). Consulté le 12 janvier 2019, <<http://journals.openedition.org/ilcea/4051>>.
- MAL MAZOU, Oumarou (2015) : Le passé, le présent et l'avenir de la traduction au Cameroun. *Atelier de traduction*, n° 24/2015 : 161-174.
- PEPIN, Matthias (2011) : L'entrepreneuriat en milieu scolaire : de quoi s'agit-il ? *McGill Journal of Education*. 46(2) : 303-326. <<https://doi.org/10.7202/1006441ar>>
- PHAN, Trang T. H. (2010) : Les défis de la diversité culturelle et linguistique en francophonie. *Géoeconomie*, 55(4) : 57-70.
- PYM, Anthony (2013) : Translation Skill-Sets in a Machine-Translation Age. *Meta*. 58(3) : 487-503. <<https://doi.org/10.7202/1025047ar>>
- SHUTTLEWORTH, M., COWIE, M. (2014) : *The Dictionary of Translation Studies. 2nd Edition*, Abingdon & New York: Routledge.
- SNELL-HORNBY, Mary (2006) : *The Turns of Translation Studies: New Paradigms or Shifting Viewpoints?* Amsterdam & Philadelphie : John Benjamins.
- WESTHEAD, P. & WRIGHT, M. (2013) : *Entrepreneurship: A Very Short Introduction*. Oxford : Oxford University Press.